

Zeitschrift: Schweizerische Lehrerinnenzeitung
Herausgeber: Schweizerischer Lehrerinnenverein
Band: 8 (1903-1904)
Heft: 4

Artikel: Au bord du lac Majeur
Autor: Gobat, Marguerite
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-310367>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

viele Herz-, Leber-, Nieren- und Nervenleiden, Schlaganfälle, Geisteskrankheiten), viele Sünden und Verbrechen (Händel, Streit, Totschlag, Selbstmord, Diebstahl u. s. w.), viel Armut, oft früher Tod, haben ihre Ursache in dem Übermass dieser Getränke.

7. Ein Schulkind soll wissen, dass allein in Deutschland in einem einzigen Jahr mehr als 2 1/2 Milliarden, nämlich 2775 Millionen Mark in Form von Bier, Wein und Schnaps vertrunken werden.

8. Aus all dem soll das Kind den Vorsatz ziehen: So lange ich in die Schule gehe, will ich weder Bier noch Apfelwein (Most), weder Wein noch Schnaps trinken. Will man mir aber solche Getränke geben, so werde ich dieselben dankend, aber entschieden ablehnen.

9. Für mein späteres Leben aber gilt der Grundsatz: sei mässig im Genuss dieser Getränke. Je weniger ich trinke, desto besser ist es für meine Gesundheit, für mein Fortkommen, für mein sittliches Leben. Denke an das fünfte Gebot Gottes.

10. Während meiner Schuljahre soll und will ich meinen Durst nur mit Wasser, Limonade, Milch und essen von Obst löschen, und das um so mehr, als es heutzutage viele erwachsene Menschen gibt, die gar kein Bier und keinen Most, keinen Wein und keinen Schnaps trinken, dabei aber viel arbeiten und recht gesund bleiben. Gute Beispiele verdienen Nachahmung.

Pfarrer *Schwarz*, Warthausen (Württemberg).

Au bord du lac Majeur.

„Laveno, un' ora d'aspetto!“ Une heure d'arrêt? Que faire pendant ce temps? La nuit tombe; il est trop tard pour descendre à terre. Et puis, on est si bien ici, sur le bateau qui se balance au gré des petites vagues, pour jouir du spectacle des montagnes caressées par les derniers feux du couchant. Du reste, la journée a été fatigante; de multiples impressions s'agitent dans mon esprit. Partie le matin de Luino, avec Stresa comme but de l'excursion, j'ai, en compagnie d'une amie, vu et visité quelques-unes des localités les plus célèbres de cet admirable lac Majeur, le plus beau parmi ceux que je connais. Où serais-je mieux qu'ici pour repasser en pensée les sites exquis et les scènes pittoresques qui ont charmé mes yeux aujourd'hui, par une journée d'octobre telle qu'on ne pourrait la rêver plus belle?

Notre première halte, le matin, était la gracieuse petite ville de Cannero, dont les jolies maisons nichées dans la verdure et les terrasses d'orangers et de fleurs s'échelonnent sur le versant de la colline, derrière le sombre rempart des îles Vitaliane. Celles-ci, deux rochers émergeant à fleur d'eau de la nappe d'azur, portent chacune les ruines d'un château-fort, l'un, un corps de bâtiment flanqué de deux tours crénelées, l'autre, les restes d'une très grande et massive tour percée de meurtrières. Ces châteaux, d'un effet si pittoresque dans ce décor enchanteur, racontent une page sombre de l'histoire de ce beau pays. Construits au commencement du quinzième siècle par les frères Mazzardi, fils d'un boucher de Ranco, ils étaient un repaire de brigands redouté des voyageurs aussi bien que des localités environnantes. Car les pirates, non contents de détrousser les infortunés qui tombaient entre leurs mains, faisaient à chaque instant des incursions sur la rive voisine. Ils exercèrent impunément toute sorte

de crimes et d'abominations pendant onze ans. Leur puissance devint telle, que le comte Philippe Visconti, à la tête de quatre cents hommes, ne put réduire la garnison que par la faim, au bout de deux ans de siège. Les châteaux furent rasés. Sur les ruines du plus grand des deux qui avait nom fort Malpaga, le comte Louis Borromée en construisit en 1519 un nouveau qu'il appela Rocca Vitaliana, en souvenir d'un de ses ancêtres, Vitaliano Borromeo. De là le nom des deux îles, apanage, aujourd'hui encore, de la famille Borromée. Toutes les îles du lac, du reste, appartiennent aux Borromée. En outre, ils ont droit de pêche sur la partie inférieure du lac.

Nous admirons encore en passant, avant d'arriver à Oggebbio, la belle villa d'Azeglio, rouge et blanche, construite par le poète Massimo d'Azeglio, qui y écrivit son fameux ouvrage „Miei Ricordi“. D'autres habitations, villas somptueuses, gracieuses maisonnettes enguirlandées de fleurs, surgissent des jardins où s'épanouit une végétation du Midi. Tout à coup, au-dessus de ce lac d'un bleu profond, de cette rive bordée de myrte, de lauriers, d'aloës, de ces jardins où les palmiers et d'autres plantes des tropiques rivalisent d'exubérance avec la flore des climats tempérés, on voit apparaître une ligne de sommets neigeux étincelants. Cette vision est si inattendue que l'on ne peut retenir un cri de surprise en même temps que d'admiration. L'un après l'autre ils surgissent, les géants couverts de neige de nos Alpes, les deux pointes du Simplon, puis la crête dentelée du Mont-Rose et d'autres cimes encore. Nulle part, il me semble, le nord et le midi ne se rencontrent pour former un contraste d'un effet plus saisissant. Pour augmenter le charme du magique paysage, voici les îles Borromée. Je n'entreprendrai pas de décrire leurs beautés naturelles, la splendeur des terrasses de l'Isola Bella, d'énumérer les plantes de toutes les zones réunies dans ses jardins et qui jusqu'ici nous envoient leurs effluves embaumées, de parler des trésors amassés par des générations dans son vaste palais ; elles sont si connues, visitées, chaque jour presque, les féeriques îles, par un flot de touristes. Au reste, nous ne nous y arrêtons pas aujourd'hui et continuons notre route du côté de Stresa.

Nous abordons dans la charmante petite cité, à temps pour voir la reine douairière Marguerite d'Italie, gracieuse et belle encore malgré la cinquantaine, prendre congé de sa mère, la duchesse de Gênes, devant la villa de celle-ci, monter dans son automobile et disparaître dans un nuage de poussière sur la route de Turin. Coups de canon, autorités réunies dans le parc ducal, foule accourue sur la route et maintenue en respect par la gendarmerie de Stresa, rien ne manque à la mise en scène du départ royal auquel nous assistons, grâce aux renseignements donnés sur le bateau par un aimable vieil Italien.

Stresa, au pied du Monte Motterone, le Righi de l'Italie, paraît vouloir faire concurrence à Pallanza, rendez-vous de convalescents, de touristes, d'oisifs élégants. Cette petite ville a de confortables hôtels et d'alléchantes devantures de magasin. Nous n'y ferons qu'une courte halte, ayant l'intention de parcourir une partie de la belle route qui longe le lac. Notre dîner et de menues emplettes expédiés, nous partons allégrement, heureuses de la perspective de quelques heures de marche dans la douce atmosphère d'automne parfumée de l'odeur suave et capiteuse des lauriers, des roses, des orangers. Sur notre gauche, d'élégantes villas, de grands hôtels, alternent avec les jardins en terrasses. Au-dessus, parmi les chataigniers et la vigne, de gracieux villages égrènent leurs maisonnettes sur le penchant de la colline. A droite, les belles îles nous

présentent le côté opposé à celui que nous avons admiré le matin. Je ne me rassasie pas de leur vue, surtout de celle de la petite Isola dei Pescatori, ma favorite, avec ses maisons à arcades et à galeries où la vigne suspend ses pompres, son simple petit clocher, ses barques amarrées à la rive; puis l'Isola madre, asile de verdure, plantée d'arbres magnifiques.

Voici Baveno, dans un cirque de montagnes, renommé pour ses carrières de granit rouge et blanc. Il ferait beau marcher encore, s'en aller indéfiniment sur cette belle route. Mais l'après-midi s'avance; la nuit pourrait nous surprendre, avant que nous ayons franchi le grand contour que fait le chemin pour arriver à Pallanza. En cinquante minutes, un batelier nous y amène dans sa barque et c'est encore une jouissance de glisser sur la surface unie, dont l'azur commence à se strier de larges bandes jaunes. Sur la rive opposée à celle que nous venons de quitter, on voit briller le cloître et l'église de Santa Caterina del Sasso, sur un rocher tout au bord de l'eau. Le site romantique et sauvage a sans doute tenté plus d'un artiste. Santa Caterina del Sasso doit sa fondation, dit la légende, à un riche débauché qui, jeté par la tempête sur cette roche et en danger de mort, fit le vœu de s'amender et de mener une existence selon Dieu, s'il échappait à sa fâcheuse position. Sauvé il tint sa promesse, vécut en ermite sur le rocher pendant trente-quatre ans — ceci se passait au douzième siècle — et fut enterré dans la chapelle que des dévots érigèrent après sa mort dans ce lieu.

Nous approchons de Pallanza. Voici la petite île de San Giovanni, puis la pointe de Castagnola, sur laquelle la coquette cité étale ses hôtels grandioses et ses riches villas sur un fond de montagnes rosées par le soleil couchant. Le bateau à vapeur nous y attend et sans plus tarder nous prenons le chemin de notre dernière halte, Laveno. Le jour tombe et sur les montagnes assombries, les vitres des maisons scintillent comme des étoiles. En face de Laveno, les pyramides du Simplon et du Monte Leone, la crête déchirée et les arêtes pointues du Mont Rose se découpent en contours aigus sur le ciel d'or parsemé de petits nuages fauves. Peu à peu le ciel pâlit, les montagnes prennent une teinte foncée uniforme, les lumières s'allument de toute part sur les rives et au flanc des coteaux. Sur le lac reflétant les derniers feux du jour, tout près de nous, une grande barque de pêcheur se détache en silhouette noire sur le fond clair de l'eau. Le carillon de Laveno égrène ses notes graves dans le calme du soir. Si l'on n'entendait le bruit continu de la machine du bateau et le va-et-vient de l'équipage, on se croirait, sur le pont déserté par les passagers à cause de l'air frais, dans un pays de rêve, où tout est plus beau, plus lumineux, plus paisible. Mais les crépuscules d'automne sont courts, le coup de sifflet du départ m'arrache à ma rêverie, et la nuit qui étend son manteau sur la splendeur du couchant me fait fermer le carnet où je viens de noter les impressions de cette radieuse journée d'arrière-saison parfumée et belle qui, à la veille du retour dans ma patrie froide et brumeuse, m'a donné la sensation exquise de l'éternelle jeunesse, du soleil toujours fécondant.

Marguerite Gobat.

Sprechsaal.

Die ich rief, die Geister, werd ich nun nicht los. Welche Lehrerin hat nicht verzweiflungsvoll an dieses Wort Goethes gedacht, wenn ein treffender Witz, eine drollige Vergleichung in der Klasse ein Lachen erregten, das nicht